

Éditorial

Jean Boivin

Volume 14, numéro 2, automne 2013

La passion de la recherche (à la mémoire de Maryvonne Kendergian)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023736ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023736ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de recherche en musique

ISSN

1480-1132 (imprimé)

1929-7394 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Boivin, J. (2013). Éditorial. *Les Cahiers de la Société québécoise de recherche en musique*, 14(2), 7–9. <https://doi.org/10.7202/1023736ar>

Éditorial

Jean Boivin
(Université de Sherbrooke)

Au début de l'automne 2013, d'importants changements sont survenus dans l'équipe des *Cahiers de la Société québécoise de recherche en musique*. La musicologue Claudine Caron, qui occupait depuis quatre ans le poste exigeant de rédactrice en chef, a contribué à faire progresser la qualité scientifique de la revue. Elle a toutefois été contrainte de céder cette responsabilité, pour des raisons d'ordre professionnel autant que personnel. Steven Huebner, le président de la Société québécoise de recherche en musique (SQRM), m'a alors demandé de prendre le relais. Avant toute chose, c'est la valeur de cette publication, qui existe sous différentes formes depuis 1983 et n'a cessé de s'améliorer au fil des ans, qui m'a convaincu, non sans y avoir sérieusement réfléchi, d'accepter de porter le flambeau. Car il importe avant tout de poursuivre l'action de ceux et de celles qui m'ont précédé et de continuer à canaliser les efforts de l'ensemble des collaboratrices et des collaborateurs extrêmement compétents qui œuvrent avec abnégation, notamment au sein du comité scientifique ou en tant que responsable des comptes rendus. Sans oublier, bien sûr, le service à rendre aux chercheurs eux-mêmes – qu'ils soient en début de carrière, plus expérimentés ou émérites –, dont il s'agit ici en premier lieu de soutenir et mettre en valeur les travaux, en ces temps où la recherche de pointe dans le domaine des arts relève trop souvent d'un véritable sacerdoce. C'est là, à mon avis, l'essence même du mandat de la SQRM.

Quoique le financement de la SQRM, fondée en 1980 sous le nom d'Association pour l'avancement de la recherche en musique du Québec (ARMuQ), demeure toujours précaire, *Les Cahiers* se portent plutôt bien. La revue, dont le fonctionnement est devenu au fil des ans toujours plus rigoureux, attire en effet de plus en plus l'attention des chercheurs de différentes disciplines, tant au Québec qu'à l'extérieur de la province et du pays. Son accessibilité récente via la plateforme Érudit est un gage de reconnaissance et assure, malgré la disparition regrettable de la copie imprimée, une plus large diffusion. Tout ceci est le fruit d'un véritable travail d'équipe qui doit être souligné

et dont ce numéro est un exemple éloquent. En effet, il a été planifié et mis en chantier par ma collègue Claudine Caron, qui s'est gentiment assurée ensuite que je puisse monter sans trop de difficulté dans le train en marche. L'édition des textes n'aurait pu être finalisée sans le précieux soutien du musicologue Louis Brouillette, déjà un membre apprécié du conseil d'administration de la société depuis cinq ans et qui assume désormais avec brio la fonction de secrétaire de rédaction, après avoir été le responsable – y compris une dernière fois pour ce numéro – des comptes rendus. (C'est le musicologue Federico Lazzaro qui lui succède maintenant dans l'importante fonction de veiller à ce que les ouvrages ou productions artistiques récentes dans le domaine de la musique reçoivent des échos dans ces pages.) Doivent également être chaleureusement remerciés les auteurs qui ont fait preuve de patience durant la transition, de même que les membres du comité scientifique et les relecteurs externes, aussi généreux que compétents. Tous ceux qui ont participé à la préparation de cette livraison ont fait preuve d'un support et d'un dévouement sans faille. À ce propos, je tiens à préciser que Louis Brouillette et moi avons profité de l'occasion pour mettre à jour le protocole de rédaction et pour revoir quelques modalités de fonctionnement interne.

Nous sommes particulièrement fiers du résultat. La recherche en musique peut se décliner en une grande variété d'approches dans des domaines tout aussi divers et ce numéro des *Cahiers* en témoigne, une fois de plus. Cette livraison s'ouvre par un texte fort bien documenté et éclairant de **Patrice Nicolas** sur le contrepoint tel qu'on le concevait à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, puis tel que l'envisagent les théoriciens français à partir de l'époque romantique, dont l'approche, essentiellement harmonique, a prévalu dès lors dans l'enseignement de la discipline; selon l'auteur, c'est d'ailleurs le cas dans plusieurs institutions québécoises, ce qui ne manquera pas de susciter des discussions qu'on souhaite fécondes. **Louis Brouillette**, qui porte décidément plusieurs chapeaux dans ce numéro, nous invite pour sa part à découvrir une facette peu familière de la vie musicale québécoise entre

le début du XIX^e siècle et le milieu du XX^e. En s'appuyant sur des documents d'archives, il se penche sur diverses décisions prises à la cathédrale anglicane de la ville de Québec, décisions qui ne seront pas sans conséquences sur la pratique musicale dans cette importante paroisse, forte d'une longue tradition de chant liturgique. Nous tournons ensuite notre regard du côté de la chanson folklorique québécoise, guidé par **Luc Bellemare** qui nous invite à découvrir Charles Marchand, un chanteur dit à ceinture fléchée, fort actif à la fin des années 1920 au sein d'un regroupement peu étudié jusqu'ici, Le Carillon canadien, soit l'association d'un parolier, d'un compositeur et d'un interprète. Ce travail de précurseur, qui précède la réputée Bolduc sur ce terrain, jette en quelque sorte un pont entre la chanson folklorique à proprement parler et le métier naissant au Québec d'auteur-compositeur-interprète, notamment sur le plan de l'élaboration des textes chantés et d'un recours à des procédés théâtraux.

Danick Trottier poursuit de son côté une démarche très personnelle dans un domaine de recherche encore mal balisé, la sociomusicologie. Préoccupé depuis plusieurs années par la question de la monumentalité en musique, en particulier au Québec, il se penche cette fois sur les enjeux très particuliers – et apparemment contradictoires – soulevés par la création au Festival de Lanaudière, à l'été 2012, d'une nouvelle œuvre de François Dompierre par le renommé pianiste Alain Lefèvre. Les réactions diverses observées ce soir-là, tant de la part du public que de l'interprète, suscite une intéressante réflexion sur les conventions inhérentes au concert classique. Lauréat de l'édition 2012-2013 du concours étudiant de conférences de la SQRM, **Martin Guerpin** examine pour sa part les rapprochements stylistiques proposés au tournant des années 1920 par le compositeur français Georges Auric et par son confrère allemand Paul Hindemith entre la musique moderne et le jazz – du moins, un certain jazz. Il s'attarde pour ce faire à deux œuvres pour piano, *Adieu New-York!* de Georges Auric et le « Ragtime » de la *Suite 1922* de Paul Hindemith. La pénétration du jazz et de la musique populaire américaine dans la musique européenne dite *sérieuse*, à l'époque de la Première Guerre mondiale, est un phénomène qui déborde de la sphère musicale et peut être vue comme une manifestation de convictions sociales et culturelles, voire politiques. Plus récemment, le développement rapide du courant hip-hop aux États-Unis au début des années 1970 est également étroitement lié à une prise de parole, celle des Noirs issus des ghettos urbains américains. C'est le propos de **Jason Savard** dans un texte intitulé « De Coke La Rock à Run-DMC : Les phases poétiques du hip-hop *Old School* ». Ce chercheur issu du milieu littéraire retrace, en s'appuyant sur les propos des *MCs* (sorte d'animateurs de soirées dansantes)

et de la poésie essentiellement orale des premiers rappeurs, plusieurs étapes de l'histoire de cet important courant qui véhicule une cruciale dénonciation des injustices sociales et où la parole, la musique et la danse sont étroitement liées. Enfin, l'article d'**Albrecht Gaub**, « Walter Kaufmann and the Winnipeg Ballet: A Fruitful Collaboration Soon Forgotten », complète le dossier substantiel sur la musique et la danse auquel était consacré la majeure partie d'un récent numéro des *Cahiers* (vol. 13, n^{os} 1-2, « Danse et musique : Dialogues en mouvement »). Ici encore, un terrain peu familier est exploré puisque l'auteur traite d'un chapitre intéressant de la vie culturelle à Winnipeg tout en mettant en lumière une partie de l'œuvre du compositeur Walter Kaufmann (1907-1984), qui, en plus d'avoir été actif à Winnipeg dans les années 1950 en tant que chef d'orchestre et de chœur, a enrichi le répertoire chorégraphique canadien de quelques œuvres significatives et appréciées en leur temps. Sa contribution, comme celle de Charles Marchand quelques décennies plus tôt, méritait qu'on s'y attarde.

Ce numéro est complété par trois recensions d'ouvrages récents signés par **Hélène Paul**, **John Grew** et **Mark McFarland**. L'histoire de la musique au Québec y tient une bonne place puisque l'un est un collectif, dirigé par **Mireille Barrière**, traitant des cent ans du Prix d'Europe et que l'autre relate la reconstitution d'un orgue historique de Québec, telle que narrée par **Élisabeth Gallat-Morin**. Le troisième ouvrage est consacré aux stratégies compositionnelles de Claude Debussy, présentées de façon plutôt originale par **Sylveline Bourion**. Merci aux auteurs pour leurs précieux commentaires.

Ces dix textes inédits montre que la musicologie se porte bien, au Québec comme ailleurs. Une lecture de l'ensemble du numéro permet en outre de constater la grande variété de sources qui, outre les monographies et les articles musicologiques habituels, peuvent alimenter les chercheurs : ouvrages théoriques anciens, coupures de presse, documents administratifs, correspondances, critiques musicales, manuscrits et partitions éditées, films, maquettes de costumes et de décors, affiches, programmes de concert, observation directe, textes de chansons, enregistrements sonores, etc. Certaines de ces sources sont fragiles, de précieux documents qui auraient pu se révéler utiles ont pu disparaître (lors d'un incendie, par exemple) et c'est bien le rôle des chercheurs actuels d'exploiter ce qui subsiste et d'en transmettre l'esprit autant que la lettre.

Enfin, je suis à la fois particulièrement fier et touché de dédier ce numéro, comme l'avait prévu dès le départ Claudine Caron, à la regrettée musicographe, pédagogue et communicatrice **Maryvonne Kendergian** (1915-2011), qui a tant fait pour le développement de la musique au

Québec. Première présidente de l'ARMuQ, professeure émérite à l'Université de Montréal y ayant offert le premier cours d'histoire de la musique canadienne, co-fondatrice et présidente de la Société de musique contemporaine du Québec, amie des artistes et tout spécialement des compositeurs – et, je suis honoré de l'écrire, de celui qui écrit ces lignes –, Québécoise d'adoption et de conviction mais Arménienne de naissance et de cœur, animatrice érudite sur les ondes de Radio-Canada durant de nombreuses années et chroniqueuse sur plusieurs tribunes, femme de grande culture se sentant concernée par différentes causes humanitaires, mécène qui continue, par une bourse, de soutenir la recherche en musique du Québec, la liste des raisons de chérir sa mémoire est longue et pourrait s'allonger encore, notamment sur le plan des fonctions administratives et des distinctions reçues. Je crois sincèrement qu'elle serait heureuse qu'on lui dédie ces pages alimentées par tant de passion pour la musique et pour l'art, fruits d'une quête insatiable de découvertes et de savoir. Bonne lecture !